



# THALIE ENVOLÉE

DE LA POÉSIE, POUR TOUS.



Embrassez-vous !

Brochure des textes

# ENIVREZ-VOUS !

## TEXTES DU SPECTACLE

*Spectacle créé les 30 septembre, 1<sup>er</sup> et 2 octobre 2021 au Centre Culturel Bruegel.*

**TEXTES** : Anacréon, Théodore de Banville, Charles Baudelaire, Nicolas Boileau, Anne-Louis Girodet-Trioson, Omar Kháyyâm, Molière, Raoul Ponchon, Jean Richepin, Marc-Antoine Girard de Saint-Amant.

**IDÉE ORIGINALE & MISE EN SCÈNE** : Julie Verleye.

**JEU** : Maxime Anselin, Tania Borrini, Laura Dussard, Julie Verleye & Laurie Willième.

*Les textes sont dans le Domaine Public.*

*Le montage de ces textes est une création collective.*

*Les textes sont ici présentés dans leur intégralité, sans les coupures opérées pour le montage du spectacle. Ils sont regroupés par auteurs.*

# SOMMAIRE

<b>ANACRÉON</b>	
<i>Odes</i> .....	5
<b>THÉODORE DE BANVILLE</b>	
<i>Chanson</i> .....	6
<b>CHARLES BAUDELAIRE</b>	
<i>Enivrez-vous</i> .....	7
<i>L'âme du vin</i> .....	8
<b>NICOLAS BOILEAU</b>	
<i>Chanson à boire</i> .....	9
<b>ANNE-LOUIS GIRODET-TRIOSON</b>	
<i>Il faut Boire</i> .....	10
<b>OMAR KHÁYYÂM</b>	
<i>Rubaiyât (quatrains)</i> .....	11
<b>MOLIÈRE</b>	
<i>Seconde chanson à boire</i> .....	13
<b>RAOUL PONCHON</b>	
<i>Éloge du mot « Boire »</i> .....	14
<i>Chantons le vin</i> .....	16
<i>Le Vin de mon ami</i> .....	18
<b>JEAN RICHEPIN</b>	
<i>Fleurs de boissons</i> .....	19
<b>MARC-ANTOINE GIRARD DE SAINT-AMANT</b>	
<i>Raillerie à part – La Débauche</i> .....	20
<i>Le Melon</i> .....	22

### XXIII

Si l'or pouvait prolonger la vie des mortels, avec quel soin je garderais le mien ! et quand la mort viendrait, elle en prendrait quelque peu et s'en irait. Mais s'il n'est pas en la puissance de l'homme d'acheter la vie, pourquoi gémir en vain ? pourquoi soupirer ? S'il faut mourir, à quoi l'or me sert-il ? Oh ! j'aime bien mieux boire, et, quand j'ai bu le doux nectar, me réunir à mes amis et sur une couche moelleuse sacrifier à Vénus.

### XXIV

Je suis né mortel et pour parcourir le chemin de la vie : je sais bien la course que j'ai faite, mais j'ignore celle qui me reste encore à faire. Fuyez donc, fuyez donc, tristes soucis ; qu'il n'y ait rien de commun entre vous et moi. Avant d'arriver au terme fatal, je veux jouer et rire et danser avec le joyeux Bacchus.

### XXV

Quand je bois du vin, les chagrins s'endorment. À quoi bon les gémissements ? à quoi bon les peines et les inquiétudes ? Il faut mourir, même quand je ne le voudrais pas. Pourquoi donc errer dans la vie ? Buvons, buvons le nectar du joyeux Bacchus ! Quand nous buvons, les chagrins s'endorment.

Anacréon, *Les Petits Poèmes Grecs*, Erneste Falconnet, dir. M.L. Aimé-Martin, A. Desrez, 1840.

# THÉODORE DE BANVILLE

## CHANSON

I

Au fond du vin se cache une âme !  
Pierrot, dans le cristal vermeil  
Verse-moi la liqueur de flamme :  
C'est le printemps, c'est le soleil !  
Elle enivre notre souffrance  
Sur cette terre où nous passons !  
Amis ! vivent les vins de France  
Et le délire des chansons !

II

Avec leur parure choisie,  
Avec leurs beaux fronts empourprés,  
La Musique et la Poésie  
Sortiront de ces flots sacrés.  
La Joie et la blonde Espérance  
Les versent à leurs nourrissons !  
Amis ! vivent les vins de France  
Et le délire des chansons !

Théodore de Banville, [\*Les Folies Nouvelles, Odes Funambulesques\*](#), Alphonse Lemerre, 1874.

# CHARLES BAUDELAIRE

## *ENIVREZ-VOUS*

Il faut être toujours ivre. Tout est là : c'est l'unique question. Pour ne pas sentir l'horrible fardeau du Temps qui brise vos épaules et vous penche vers la terre, il faut vous enivrer sans trêve.

Mais de quoi ? De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise. Mais enivrez-vous.

Et si quelquefois, sur les marches d'un palais, sur l'herbe verte d'un fossé, dans la solitude morne de votre chambre, vous vous réveillez, l'ivresse déjà diminuée ou disparue, demandez au vent, à la vague, à l'étoile, à l'oiseau, à l'horloge, à tout ce qui fuit, à tout ce qui gémit, à tout ce qui roule, à tout ce qui chante, à tout ce qui parle, demandez quelle heure il est ; et le vent, la vague, l'étoile, l'oiseau, l'horloge, vous répondront : « Il est l'heure de s'enivrer ! Pour n'être pas les esclaves martyrisés du Temps, enivrez-vous ; enivrez-vous sans cesse ! De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise. »

Charles Baudelaire, *[Petits Poèmes en Prose](#)*, Michel Lévy frères, 1869.

# CHARLES BAUDELAIRE

## L'ÂME DU VIN

Un soir, l'âme du vin chantait dans les bouteilles :  
« Homme, vers toi je pousse, ô cher déshérité,  
Sous ma prison de verre et mes cires vermeilles,  
Un chant plein de lumière et de fraternité !

Je sais combien il faut, sur la colline en flamme,  
De peine, de sueur et de soleil cuisant  
Pour engendrer ma vie et pour me donner l'âme ;  
Mais je ne serai point ingrat ni malfaisant,

Car j'éprouve une joie immense quand je tombe  
Dans le gosier d'un homme usé par ses travaux,  
Et sa chaude poitrine est une douce tombe  
Où je me plais bien mieux que dans mes froids caveaux.

Entends-tu retentir les refrains des dimanches  
Et l'espoir qui gazouille en mon sein palpitant ?  
Les coudes sur la table et retroussant tes manches,  
Tu me glorifieras et tu seras content ;

J'allumerai les yeux de ta femme ravie ;  
À ton fils je rendrai sa force et ses couleurs  
Et serai pour ce frêle athlète de la vie  
L'huile qui raffermirait les muscles des lutteurs.

En toi je tomberai, végétale ambroisie,  
Grain précieux jeté par l'éternel Semeur,  
Pour que de notre amour naisse la poésie  
Qui jaillira vers Dieu comme une rare fleur ! »

Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*, Poulet-Malassis et de Broise, 1861.



# NICOLAS BOILEAU

## CHANSON À BOIRE

Philosophes rêveurs, qui pensez tout savoir,  
Ennemis de Bacchus, rentrez dans le devoir :  
    Vos esprits s'en font trop accroire.  
Allez, vieux fous, allez apprendre à boire.  
    On est savant quand on boit bien :  
    Qui ne sait boire ne sait rien.

S'il faut rire ou chanter au milieu d'un festin,  
Un docteur est alors au bout de son latin :  
    Un goinfre en a toute la gloire.  
Allez, vieux fous, allez apprendre à boire.  
    On est savant quand on boit bien :  
    Qui ne sait boire ne sait rien.

Nicolas Boileau, [\*Œuvres poétiques\*](#), Imprimerie générale, 1872.

# ANNE-LOUIS GIRODET-TRIOSON

## *IL FAUT BOIRE*

La terre boit avec amour  
L'eau que lui verse le nuage ;  
L'arbre boit la terre à son tour,  
Il en nourrit son vert feuillage.

Le soleil boit aussi les mers ;  
La mer boit les fleuves divers ;  
La lune suit cette loi sage :  
Elle boit sa part des rayons  
De l'astre qui chauffe la terre.  
Puisque tout boit, chers compagnons,  
Je veux boire, et boire à plein verre.

Anne-Louis Girodet-Trioson, [\*Œuvres posthumes de Girodet-Trioson, tome II\*](#), Jules Renouard, 1829.

# OMAR KHÁYYÂM

## RUBAIYÂT (QUATRAINS)

### 26

La lune a déchiré la robe de la nuit. – Bois du vin ; il n'est pas d'heure plus opportune. – Sois joyeux, sans soucis, car longtemps cette lune – brillera sur la tombe de chacun de nous.

### 43

On assure que celui qui boit ira en enfer. – Comment croire à cette parole mensongère ? – Si celui qui aime le vin et celui qui aime l'amour vont en enfer, – demain tu trouveras le paradis plat comme la main.

### 56

Quand je serai mort, qu'on efface ma trace, – et pour que ma vie soit un exemple aux autres, – qu'on pétrisse mes cendres avec du vin – pour en faire un couvercle à la cruche.

### 60

Ô toi qui es au-dessus des souverains du monde, – sais-tu quel jour le vin est bon pour l'âme ? – Dimanche, lundi, mardi, mercredi, – jeudi, vendredi, samedi, nuit et jour.

### 68

Quand je mourrai qu'on me lave avec du vin, – que la prière soit au nom de la coupe et du vin. – Si tu veux me trouver au jour de la résurrection, – viens me chercher au seuil de la taverne.

### 70

Ne connais que le chemin de la taverne, – ne cherche que le vin, la flûte et l'ami. – La coupe à la main, la cruche sur l'épaule, – bois du vin, bien-aimé, et tais-toi.

### 104

Si tu donnes du vin à la montagne, elle commence à danser. – Seul un insensé parle mal du vin. – Pourquoi me prêcher le renoncement au vin ? – N'est-il pas l'âme qui anime le corps ?

## 119

Je boirai tant de vin que l'odeur – en montera de ma tombe, – et lorsque passera un buveur attardé, – du seul parfum il tombera, ivre.

Omar Kháyyâm, [\*Les 144 Quatrains d'Omar Khayyam\*](#),  
trad. Claude Anet et Mirza Muhammad, Éditions de la Sirène, 1920.

## 36

Bois du vin, c'est la force, oui, bois à ton envie,  
Le seul trésor resté de jeunesse ravie,  
Saison des fleurs, des ris, des joyeux compagnons !  
Sois heureux un instant, cet instant, c'est ta vie.

## 90

Bois du vin car ce vin, c'est la vie éternelle,  
C'est ce qui reste en toi de la jeune étincelle :  
Comme le feu brûlant, il change les chagrins  
En une eau généreuse et vitale, nouvelle.

Omar Kháyyâm, [\*Rubaiyât d'Omar Kháyyâm\*](#),  
mis en rimes françaises d'après le manuscrit d'Oxford,  
trad. Jules de Marthold, Charles Carrington, 1910.

# MOLIÈRE

## SECONDE CHANSON À BOIRE

**PREMIER ET SECOND MUSICIEN, ensemble, un verre à la main.**

Un petit doigt, Philis, pour commencer le tour :  
Ah ! qu'un verre en vos mains a d'agréables charmes !  
Vous et le vin vous vous prêtez des armes,  
Et je sens pour tous deux redoubler mon amour :  
Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma belle,  
Une ardeur éternelle.

Qu'en mouillant votre bouche il en reçoit d'attraits !  
Et que l'on voit par lui votre bouche embellie !  
Ah ! l'un de l'autre ils me donnent envie,  
Et de vous et de lui je m'enivre à longs traits.  
Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma belle,  
Une ardeur éternelle.

**SECOND ET TROISIÈME MUSICIEN, ensemble.**

Buvons, chers amis, buvons !  
Le temps qui fuit nous y convie :  
Profitons de la vie  
Autant que nous pouvons.

Laissons raisonner les sots  
Sur le vrai bonheur de la vie ;  
Notre philosophie  
Le met parmi les pots.

Quand on a passé l'onde noire,  
Adieu le bon vin, nos amours.  
Dépêchons-nous de boire ;  
On ne boit pas toujours.

Les biens, le savoir et la gloire,  
N'ôtent point les soucis fâcheux ;  
Et ce n'est qu'à bien boire  
Que l'on peut être heureux.

**TOUS TROIS, ensemble.**

Sus, sus ; du vin partout, versez, garçons, versez.  
Versez, versez toujours, tant qu'on vous dise : Assez.

Molière, *Le Bourgeois Gentilhomme*, [Œuvres complètes](#), Garnier, 1904.

# RAOUL PONCHON

## ÉLOGE DU MOT « BOIRE »

Le joli mot que voilà :  
Boire ! Qu'en pensez-vous ? Boire !  
Moi je suis tout prêt à croire  
Qu'aucun ne vaut celui-là !

Ivrognes, ô bons apôtres,  
Que je porte dans mon cœur,  
N'est-ce pas qu'à la rigueur  
On peut se passer des autres ?

Boire ! Eh bien ! cela dit tout ;  
Que voulez-vous autre chose ?  
Tel un sourire de rose,  
Cela se comprend partout.

C'est le seul mot du langage  
Qui, par sa fraîche couleur,  
A pour moi quelque valeur  
Quelque évidence en partage.

Vous avez mille façons  
De le prononcer, madame,  
Ce mot délicieux, âme  
De nos sublimes chansons !

Dites-le, pour moi, de grâce,  
Gentiment, bien comme il faut ;  
Ah ! pour l'amour de ce mot,  
Souffrez que je vous embrasse.

Comme délicatement  
La bouche éclot pour le dire !  
C'est comme un fin Vau-de-Vire  
Du vieux poète normand.

C'est un os rempli de moelle,  
Et quand je le dis, parbleu !  
Je crois manger du ciel bleu  
Ou bien croquer une étoile !

C'est une rose pompon  
Qui pare la plus farouche ;  
Cela vous fond dans la bouche  
Comme un suave bonbon.

C'est un rubis sur la langue,  
Tout imprégné de soleil :  
Après de ce mot vermeil  
Toute fleur paraît exsangue.

On dirait, sur le printemps  
De votre bouche mutine,  
Une abeille qui butine  
Le sucre blanc de vos dents.

Qu'il sorte d'un air aimable  
De vos lèvres de velours ;  
Hurlez-le comme deux sourds  
Chez un tavernier du diable ;

Dites-le tout haut, tout bas ;  
N'importe comment, je l'aime.  
Il me semble inouï même  
Lorsque je ne l'entends pas.

Le soleil, en quelque sorte  
Le crie à l'immensité ;  
La lune l'a répété  
Tant de fois qu'elle en est morte.

C'est l'unique mot des dieux,  
Le mot le plus vénérable.  
Je me donne bien au diable,  
Si ça n'est pas le plus vieux.

C'est le verbe d'excellence  
Qui doit dissiper la nuit.  
C'est tout ce que dit le bruit  
Et que pense le silence !

Moi, je le dis constamment ;  
La musique en est si tendre,  
Que je veux toujours l'entendre,  
Que je le rêve en dormant.

Un enfant qui vient de naître  
Le dit comme vous et moi,  
Car, selon l'humaine loi,  
C'est le premier à connaître,

Et c'est aussi le dernier.  
Quand survient la mort farouche,  
Un moribond sur sa couche,  
Cherche à le balbutier.

Vous demandiez, tout à l'heure,  
Si j'avais quelque façon  
À moi, de le dire ? Non  
Car chacune est la meilleure.

Mais, pour parler sans détour,  
Si vous désirez le dire  
Simplement, comme on respire,  
Dites-le cent fois par jour.

Raoul Ponchon, *[La Muse gaillarde](#)*, Éditions Rieder, 1939.

# RAOUL PONCHON

## CHANTONS LE VIN

Ô vin splendide et salulaire,  
Reine suave des boissons,  
Délicate fleur de la terre  
Fleuris toujours dans mes chansons.

Vin rieur qui ris dans les verres  
Avec tes bons yeux de velours  
Tu dérides les plus sévères  
Et tu dégourdis les plus lourds.

Ô vin plus frais que les grenades  
Et plus pimpant que le printemps  
Puissant réconfort des malades  
Et remède des bien portants ;

Frivole muse des poètes,  
Verve suprême des vieillards,  
Tu fais pépier dans leurs têtes  
De petits oiseaux babillards ;

Tu rends la femme moins farouche  
Vin de tendresse et de gaîté,  
Et tu mets au coin de sa bouche  
Une lueur de volupté.

Quant à moi, je t'aime avec rage  
Ô mon doux soleil automnal,  
Couleur de force et de courage  
Chaud tout ensemble et virginal.

Que de fois les soucis, les fièvres,  
Les chagrins, les pensers mauvais  
Ont fui de moi comme des lièvres  
À l'instant que je te buvais.

N'es-tu pas la belle semence  
Qui toujours lève ? Est-ce pas toi  
Par qui la rose de clémence  
S'épanouit au cœur d'un roi ?



N'est-ce pas toi, vin pitoyable  
Qui mets un rayon de soleil  
Dans le cerveau du pauvre diable  
Pour qui tout est nuit et sommeil.

Je te bois, vin de Sapience !  
Et voici mon maître aux abois :  
Tu m'infuses toute science,  
Quand je te bois, quand je te bois.

Tu me plains et tu me consoles,  
Tu me persuades le bien,  
Tu me dis de bonnes paroles  
Tout bas comme un ange gardien.

Quand je te bois, vin admirable !  
Tout me ravit, flatte mes yeux,  
Je trouve tout le monde aimable  
N'importe quoi délicieux.

Toutes choses me semblent claires,  
Vin véridique et triomphant ;  
Et tu dissipes mes colères  
Avec un sourire d'enfant.

J'ai l'illusion d'être juste  
Et bon, innocent comme un nid,  
Il me semble qu'un geste auguste  
Sur mon front plane et me bénit.

La vie en moi se renouvelle  
La grâce entre par mon gosier ;  
Mon sang fait le beau, ma cervelle  
Deviens souple comme l'osier.

Tous mes sens crient à ton passage,  
Je vibre du crâne au talon :  
Pour te savourer davantage  
Que n'ai-je un cou trois fois plus long.

Raoul Ponchon, [\*La Muse gaillarde\*](#), Éditions Rieder, 1939.

# RAOUL PONCHON

## LE VIN DE MON AMI

Ah ! sapristi ! le bon vin  
D'où qu'il vînt,  
Ami, que tu m'as fait boire !  
Quand il viendrait du Brésil,  
Je dis qu'il  
Est digne du Saint Ciboire.

Est-il de belle couleur !  
Quelle fleur  
Lui peut être comparable !  
Un rubis auprès de lui  
N'est que nuit,  
Tout parfum, que misérable.

Il est frais entre les dents,  
Et dedans  
La gorge il met de la joie,  
De même qu'il rend au cœur  
Sa vigueur,  
Sans inquiéter le foie.

Il n'est pas de ces vins fous.  
Lesquels vous  
Flanquent d'abord une tape.  
Pacifique et naturel,  
Il est tel,  
Qu'il somnolait dans la grappe.

Ses éléments éthérés,  
Par degrés,  
Montent, par lente poussée,  
Mais ne prennent pas d'assaut,  
En sursaut  
Le palais de la Pensée.

C'est un paisible et serein  
Souverain,  
Qui, dans sa cour enchantée,  
Avance à pas de velours,  
Si peu lourds  
Qu'on ne s'en peut faire idée.

Pourtant, à son pas discret,  
On dirait  
Que ses courtisans s'éveillent  
Qui dormaient en l'attendant...  
Dans l'instant  
S'éveillent et s'émerveillent.

Et lentement, et petit  
À petit,  
Les rythmes, comme des pages,  
Commencent à frétiler,  
Babiller,  
Et mènent de grands tapages.

Un rêve dans mon cerveau,  
Tout nouveau,  
Se lève comme une aurore,  
Plus ingénu mille fois,  
Qu'en les bois,  
Une fleur qui vient d'éclorre,

Et voici que mon esprit  
S'attendrit  
Sur nos misères humaines,  
Et que je dis des méchants :  
Pauvres gens !  
Pitié pour ces phénomènes !

Raoul Ponchon, *La Muse au cabaret*, Librairie Charpentier et Fasquelle, 1920.

# JEAN RICHEPIN

## FLEURS DE BOISSONS

À Raoul Ponchon

Ouf ! j'ai soif comme si je mâchais de la laine...  
Allons ! donne l'avoine à mon gosier fourbu.  
Du vin ! nous faut du vin ! Je veux que mon haleine  
Suffise pour soûler ceux qui n'auront pas bu.

Je veux qu'en me voyant le Panthéon recule,  
Craignant d'être écrasé par mon choc, et je veux  
Faire ce soir le jour après le crépuscule,  
Grâce au soleil dont les rayons sont mes cheveux.

Tiens ! prenons l'omnibus, tout couvert de gens ternes  
Qui par mon flamboiement vont être illuminés.  
Le vieux cocher, prenant mes yeux pour ses lanternes,  
Allumera sa pipe aux braises de mon nez.

De l'odéon pensif aux tristes Batignolles  
Nous irons. Telle va la comète qui luit !  
Chez le mastroquet gras qui vend des attignoles  
Nous boirons du vin doux qui fait pisser la nuit.

Nous pisserons, très beaux, très heureux et très dignes,  
Nous appuyant du front au mur éclaboussé,  
Et les Batignollais verront un jour des vignes  
Fleurir le long du mur où nous aurons pissé.

Jean Richepin, [\*La Chanson des gueux\*](#), Maurice Dreyfous, 1881.

# MARC-ANTOINE GIRARD DE SAINT-AMANT

## *RAILLERIE À PART – LA DÉBAUCHE*

Nous perdons le temps à rimer,  
Amis, il ne faut plus chômer ;  
Voici Bacchus qui nous convie  
À mener bien une autre vie ;  
Laissons là ce fat d'Apollon,  
Chions dedans son violon ;  
Nargue du Parnasse et des Muses,  
Elles sont vieilles et camuses ;  
Nargue de leur sacré ruisseau,  
De leur archet, de leur pinceau,  
Et de leur verve poétique,  
Qui n'est qu'une ardeur frénétique ;  
Pégase enfin n'est qu'un cheval,  
Et pour moi je crois, cher Laval,  
Que qui le suit et lui fait fête  
Ne suit et n'est rien qu'une bête.  
Morbieu ! comme il pleut là dehors !  
Faisons pleuvoir dans notre corps  
Du vin, tu l'entends sans le dire,  
Et c'est là le vrai mot pour rire ;  
Chantons, rions, menons du bruit,  
Buvons ici toute la nuit,  
Tant que demain la belle Aurore  
Nous trouve tous à table encore.  
Loin de nous sommeil et repos ;  
Boissat, lorsque nos pauvres os  
Seront enfermés dans la tombe  
Par la mort, sous qui tout succombe,  
Et qui nous poursuit au galop,  
Las ! nous ne dormirons que trop.  
Prenons de ce doux jus de vigne ;  
Je vois Faret qui se rend digne  
De porter ce dieu dans son sein,  
Et j'approuve fort son dessein.  
Bacchus ! qui vois notre débauche,  
Par ton saint portrait que j'ébauche  
En m'enluminant le museau  
De ce trait que je bois sans eau ;

Par ta couronne de lierre,  
Par la splendeur de ce grand verre,  
Par ton thirse tant redouté,  
Par ton éternelle santé,  
Par l'honneur de tes belles fêtes,  
Par tes innombrables conquêtes,  
Par les coups non donnés, mais bus,  
Par tes glorieux attributs,  
Par les hurlements des Ménades,  
Par le haut goût des carbonnades,  
Par tes couleurs blanc et claret,  
Par le plus fameux cabaret,  
Par le doux chant de tes orgies,  
Par l'éclat des trognes rougies,  
Par table ouverte à tout venant,  
Par le bon carême prenant,  
Par les fins mots de ta cabale,  
Par le tambour et la cymbale,  
Par tes cloches qui sont des pots,  
Par tes soupirs qui sont des rots  
Par tes hauts et sacrés mystères,  
Par tes furieuses panthères,  
Par ce lieu si frais et si doux.  
Par ton bouc paillard comme nous  
Par ta grosse garce Ariane,  
Par le vieillard monté sur l'âne,  
Par les Satyres tes cousins,  
Par la fleur des plus beaux raisins,  
Par ces bisques si renommées,  
Par ces langues de bœuf fumées,  
Par ce tabac, ton seul encens,  
Par tous les plaisirs innocents,  
Par ce jambon couvert d'épice,  
Par ce long pendant de saucisse,  
Par la majesté de ce broc,  
Par masse, toppe, cric et croc,  
Par cette olive que je mange,  
Par ce gai passeport d'orange,  
Par ce vieux fromage pourri,  
Bref, par Gillot, ton favori,  
Reçois-nous dans l'heureuse troupe,  
Des francs chevaliers de la coupe,  
Et, pour te montrer tout divin,  
Ne la laisse jamais sans vin.

Saint-Amant, [\*Œuvres complètes de Saint-Amant. Tome I\*](#), P. Jannet, 1855.

# MARC-ANTOINE GIRARD DE SAINT-AMANT

## LE MELON

Quelle odeur sens-je en cette chambre ?  
Quel doux parfum de musc et d'ambre  
Me vient le cerveau réjouir  
Et tout le cœur épanouir ?  
Ha ! bon Dieu ! j'en tombe en extase :  
Ces belles fleurs qui dans ce vase  
Parent le haut de ce buffet  
Feraient-elle bien cet effet ?  
A-t-on brûlé de la pastille ?  
N'est-ce point ce vin qui pétille  
Dans le cristal, que l'art humain  
A fait pour couronner la main,  
Et d'où sort, quand on en veut boire,  
Un air de framboise à la gloire  
Du bon terroir qui l'a porté  
Pour notre éternelle santé ?  
Non, ce n'est rien d'entre ces choses,  
Mon penser, que tu me proposes.  
Qu'est-ce donc ! Je l'ai découvert  
Dans ce panier rempli de vert :  
C'est un melon, où la nature,  
Par une admirable structure,  
A voulu graver à l'entour  
Mille plaisants chiffres d'amour,  
Pour claire marque à tout le monde  
Que d'une amitié sans seconde  
Elle chérit ce doux manger,  
Et que, d'un souci ménager,  
Travaillant aux biens de la terre,  
Dans ce beau fruit seul elle enserme  
Toutes les aimables vertus  
Dont les autres sont revêtus.  
Baillez-le-moi, je vous en prie,  
Que j'en commette idolâtrie :  
Ô ! quelle odeur ! qu'il est pesant !  
Et qu'il me charme en le baisant !  
Page, un couteau, que je l'entame ;  
Mais qu'auparavant on réclame,  
Par des soins au devoir instruits,

Pomone, qui préside aux fruits,  
Afin qu'au goût il se rencontre  
Aussi bon qu'il a belle montre,  
Et qu'on ne trouve point en lui ;  
Le défaut des gens d'aujourd'hui.  
Notre prière est exaucée,  
Elle a reconnu ma pensée :  
C'en est fait, le voilà coupé,  
Et mon espoir n'est point trompé.  
Ô dieux ! que l'éclat qu'il me lance,  
M'en confirme bien l'excellence !  
Qui vit jamais un si beau teint !  
D'un jaune sanguin il se peint ;  
Il est massif jusques au centre,  
Il a peu de grains dans le ventre,  
Et ce peu-là, je pense encor  
Que ce soient autant de grains d'or ;  
Il est sec, son écorce est mince ;  
Bref, c'est un vrai manger de prince ;  
Mais, bien que je ne le sois pas,  
J'en ferai pourtant un repas.  
Ha ! soutenez-moi, je me pâme  
Ce morceau me chatouille l'âme ;  
Il rend une douce liqueur  
Qui me va confire le cœur ;  
Mon appétit se rassasie  
De pure et nouvelle ambrosie,  
Et mes sens, par le goût séduits,  
Au nombre d'un sont tous réduits.  
Non, le cocos, fruit délectable,  
Qui lui tout seul fournit la table  
De tous les mets que le désir  
Puisse imaginer et choisir,  
Ni les baisers d'une maîtresse,  
Quand elle-même nous caresse,  
Ni ce qu'on tire des roseaux  
Que Crète nourrit dans ses eaux,  
Ni le cher abricot, que j'aime,  
Ni la fraise avecque la crème,  
Ni la manne qui vient du ciel  
Ni le pur aliment du miel,  
Ni la poire de Tours sacrée,  
Ni la verte figue sucrée,  
Ni la prune au jus délicat,  
Ni même le raisin muscat  
(Parole pour moi bien étrange),  
Ne sont qu'amertume et que fange  
Au prix de ce melon divin,

Honneur du climat angevin.  
Que dis-je, d'Anjou ? je m'abuse :  
C'est un fruit du crû de ma muse,  
Un fruit en Parnasse élevé,  
De l'eau d'Hippocrène abreuvé,  
Mont qui, pour les dieux seuls, rapporte  
D'excellents fruits de cette sorte,  
Pour être proche du soleil,  
D'où leur vient ce goût nonpareil :  
Car il ne serait pas croyable  
Qu'un lieu commun, quoi qu'agréable,  
Eût pu produire ainsi pour nous  
Rien de si bon ni de si doux.  
Ô vive source de lumière !  
Toi dont la route coutumière  
Illumine tout l'univers ;  
Phœbus, dieu des fruits et des vers,  
Qui tout vois et qui tout embrasses,  
Ici je te rends humbles grâces  
D'un cœur d'ingratitude exempt,  
De nous avoir fait ce présent ;  
Et veux, pour quelque récompense,  
Dire en ce lieu ce que je pense  
Et de ce melon et de toi,  
Suivant les signes que j'en vois.  
Mais que tandis, ô chère troupe,  
Chacun laisse en repos la coupe,  
Car ce que je vous vais chanter  
Vaut bien qu'on daigne l'écouter :

Après que Jupiter, avecque son tonnerre,  
Eut fait la pétarade aux enfants de la terre,  
Et que les dieux, laissez, revinrent du combat  
Où Pan perdit ses gants, Apollon son rabat,  
Mars l'un de ses souliers, Pallas une manchette,  
Hercule, par un trou, l'argent de sa pochette,  
Mercure une jarretière et Bacchus son cordon,  
Pour s'être, dans les coups, jetez à l'abandon ;  
Après, dis-je, ce choc, où l'âne de Silène,  
Aux plus mauvais garçons fit enfin perdre haleine,  
Par l'extrême frayeur que sa voix leur donna,  
De quoi le ciel frémit et l'enfer bourdonna ;  
On dit qu'il fut conclu qu'en signe de victoire  
Tout le reste du jour se passerait à boire,  
Et que chacun d'entre eux, fournissant au banquet,  
Apporterait son mets troussé comme un paquet.  
Soudain, de tous côtés sur l'Olympe se virent  
Plats deçà, plats delà, que les Nymphes servirent,



Le bras nu jusqu'au coude et le sein découvert,  
Orné de quelque fleur avec un peu de vert.  
Ce dieu qui des premiers autorisa l'inceste,  
Devant qui les plus grands de la troupe céleste,  
Plus petits que cirons, de peur de le fâcher  
N'oseraient seulement ni tousser ni cracher ;  
L'audacieux Jupin, pour commencer la danse,  
Et présenter à l'œil de quoi garnir la panse,  
Fit apporter pour soi, dans un bassin de pris,  
Quantité de gibier que son aigle avait pris.  
La superbe Junon, qui dans une charrette  
Que des pans font rouler, fait souvent sa retraite  
En l'empire incertain des animaux volants,  
Prit de la main d'Iris un bouquet d'ortolans  
Qui fleurissait de graisse, et conviait la bouche  
À lui donner des dents une prompte escarmouche,  
Durant qu'il était chaud, et qu'il s'en exhalait  
Un gracieux parfum que le nez avalait.  
Le compère Denis, à la trogne vermeille,  
Qui veut toujours siffler, même quand il sommeille,  
Rendant de son pouvoir Ganymède ébahi,  
Voulut que le nectar fit place au vin d'Ai,  
Dont il fit apporter par ses folles Ménades,  
Qui faisaient en hurlant mille pantalonnades,  
Cinquante gros flacons remplis jusqu'aux bords,  
Pour le plaisir de l'âme, et pour le bien du corps.  
La déesse des fours, des moulins et des plaines,  
Où l'œil du bon Pitaut voit l'espoir de ses peines ;  
Celle qui, s'éclairant de deux flambeaux de pin,  
À force de trotter usa maint escarpin  
En cherchant nuit et jour la donzelle ravie,  
Cérès au crin doré, le soutien de la vie,  
Munit les assistants, au lieu de pain-mollet.  
De biscuits à l'eau-rose, et de gâteaux au lait.  
Celui qui sur la mer impétueuse et fière,  
En son humide main porte une fourche fière,  
Dont il rosse les flots quand ils font les mutins,  
Excitez par les vents, qui sont leurs vrais lutins,  
Fit servir devant lui, par la fille de chambre  
De madame Thétis, un plat d'huîtres à l'ambre,  
Que l'un de ses Tritons, non pas sans en goûter,  
Du fond de l'Océan lui venait d'apporter.  
Celle qui sur un mont sa chasteté diffame,  
La princesse des flots, qui comme sage-femme  
Assiste à ce travail où l'on pisse des os,  
Et dont elle délivre en disant certains mots ;  
Diane, au front cornu, de qui l'humeur sauvage  
Ne se plaît qu'aux forêts à faire du ravage,

Fit mettre sur la table un fan de daim rôti,  
Que d'une sauce à l'ail on avait assorti.  
Le forgeron éclopé qui fait son domicile  
Parmi les pets-flambants que lâche la Sicile,  
Ce beau fils qui se farde avec du charbon,  
Fit porter par Stérope un monstrueux jambon  
Et six langues de bœuf qui, depuis mainte année  
En grand pontificat ornaient sa cheminée,  
Où tout expressément ce patron des cocus  
Les avait fait fumer pour donner à Bacchus.  
La garce qui naquit de l'excrément de l'onde  
Pour courir l'esguillette en tous les lieux du monde,  
Vénus, la bonne cagne aux paillards appétits,  
Sachant que ses pigeons avaient eu des petits,  
En fit faire un pâté, que la grosse Eufrosine,  
Qui se connaît des mieux à ruer en cuisine,  
Elle-même apporta plein de culs d'artichaut,  
Et de tout ce qui rend celui de l'homme chaud.  
Le bouc qui contraignit la nymphe des quenouilles  
De se précipiter dans les bras des grenouilles  
Pour sauver son honneur qu'il voulait escroquer,  
En l'ardeur dont Amour l'était venu piquer,  
Pan, le roi des flûteurs, de qui dans l'Arcadie  
Les troupeaux de brebis suivent la mélodie,  
Honora le festin d'un agneau bien lardé,  
Que des pattes du loup son chien avait gardé.  
Et, bien que l'on eût crû qu'en cet acte rebelle,  
La vieille au cul crotté, la terrestre Cybelle,  
Des orgueilleux géants eût tenu le parti,  
Auquel en demeura pourtant le démenti ;  
Elle ne laissa pas, quittant Phlègre à main gauche,  
Comme mère des dieux d'être de la débauche,  
Et de leur apporter, se traînant au bâton,  
Des champignons nouveaux, cuits au jus de mouton.  
Avecques de leurs sœurs, d'excellentes morilles,  
Et des truffes encor, ses véritables filles,  
Qu'un porc qu'on mène en laisse, éventant d'assez loin,  
Fouille pour notre bouche et renverse du groin,  
Le seigneur des jardins, que les herbes révèrent,  
Et Vertumne et Pomone ensemble s'y trouvèrent,  
D'asperges, de pois verts, de salades pourvus,  
Et des plus rares fruits que jamais on eût vus.  
Bref, nul, en ce banquet, hormis le vieux Saturne,  
Qui, flatté d'un espoir sanglant et taciturne,  
Du complot de Typhon avait été l'auteur ;  
Nul, dis-je, hormis Mars, le grand gladiateur ;  
Nul, hormis le Thébain qui charge son épaule  
D'un arbre tout entier en guise d'une gaule ;

Nul, hormis la pucelle aux doigts laborieux,  
Qui de ceux d'Arachné furent victorieux ;  
Et nul, hormis Mercure, en cette illustre bande,  
Ne vint sans apporter, par manière d'offrande,  
De quoi faire ripaille, ainsi que l'avait dit  
Celui qui sur l'Olympe a le plus de crédit.  
Encore, entre ceux-là, l'histoire représente  
Que, si de rien fournir Minerve fut exempte,  
C'est pour l'amour du soin qu'elle voulut avoir  
De mettre le couvert, où la belle fit voir  
Mainte œuvre de sa main superbement tissée ;  
Que quand au bon Hercule avecque sa massue,  
C'est qu'il était alors, pour garder ses amis,  
En qualité de suisse à la porte commis ;  
Que, quant au furibond, au traîneur de rapière,  
Au soudard thracien, qui d'une âme guerrière  
Emploie à s'habiller enclumes et marteaux,  
C'est qu'il eut le souci d'aiguiser les couteaux ;  
Et que, pour le causeur à la mine subtile,  
De qui la vigilance aux festins est utile,  
Et qui n'entreprend rien dont il ne vienne à bout,  
C'est qu'il s'était chargé de donner ordre à tout.  
Or, pour venir au point que je vous veux déduire,  
Où je prie aux bons Dieux qu'ils me veuillent conduire,  
Vous saurez, compagnons, que parmi tant de mets,  
Qui furent les meilleurs qu'on mangera jamais,  
Et parmi tant de fruits, dont en cette assemblée,  
Au grand plaisir des sens la table fut comblée,  
Il ne se trouva rien à l'égal d'un melon  
Que Thalie apporta pour son maître Apollon.  
Que ne fut-il point dit en célébrant sa gloire !  
Et que ne dirait-on encore à sa mémoire ?  
Le Temps, qui fripe tout, ce gourmand immortel,  
Jure n'avoir rien vu ni rien mangé de tel !  
Et ce grand repreneur, qui d'une aigre censure  
Voulait que par un trou l'on nous vit la fressure,  
Même le médisant, fut contraint d'avouer  
Que sans nulle hyperbole on le pouvait louer.  
Dès qu'il fut sur la nappe, un aigu cri de joie  
Donna son corps de vent aux oreilles en proie ;  
Le cœur en tressaillit, et les plus friands nez  
D'une si douce odeur furent tous étonnés ;  
Mais quand ce vint au goût, ce fut bien autre chose :  
Aussi d'en discourir la muse même n'ose ;  
Elle dit seulement qu'en ce divin banquet  
Il fit cesser pour l'heure aux femmes le caquet.  
Phœbus, qui le tenait, sentant sa fantaisie  
D'un désir curieux en cet instant saisie,

En coupe la moitié, la creuse proprement ;  
 Bref, pour finir le conte, en fait un instrument  
 Dont la forme détruit et renverse la fable  
 De ce qu'on a chanté, que jadis sur le sable  
 Mercure, trouvant mort un certain limaçon,  
 Qui vit par fois en bête et par fois en poisson,  
 Soudain en ramassa la coque harmonieuse,  
 Avec quoi, d'une main aux arts ingénieuse  
 Aussi bien qu'aux larcins, tout à l'heure qu'il l'eut,  
 Au bord d'une rivière il fit le premier lut.  
 Ainsi, de cette écorce en beauté sans pareille  
 Fut fabriqué là-haut ce charmeur de l'oreille,  
 D'où sortit lors un son, par accents mesuré,  
 Plus doux que le manger qu'on en avait tiré.  
 Là maintes cordes d'arc, en grosseur différentes,  
 Sous les doigts d'Apollon chantèrent des courantes ;  
 Là mille traits hardis, entremêlés d'éclats,  
 Firent cabrioler les pintes et les plats ;  
 Le plus grave des Dieux en dansa de la tête,  
 Et le plus beau de tous, pour accomplir la fête,  
 Joignant à ses accords son admirable vois,  
 Déconfit les Titans une seconde fois.  
 Voilà, chers auditeurs, l'effet de ma promesse ;  
 Voilà ce qu'au jardin arrosé du Permesse,  
 Terpsichore au bon bec, pour qui j'ai de l'amour,  
 En voyant des melons me prôna l'autre jour.  
 J'ai trouvé qu'à propos je pouvais vous l'apprendre,  
 Pour décharger ma rate et pour vous faire entendre  
 Que je crois que ce fruit, qui possède nos yeux,  
 Provient de celui-là que briffèrent les dieux :  
 Car le roi d'Hélicon, le démon de ma veine,  
 Dans le coin d'un mouchoir en garda de la graine,  
 Afin que tous les ans il en pût replanter,  
 Et d'un soin libéral nous en faire goûter.  
 Ô manger précieux ! délices de la bouche !  
 Ô doux reptile herbu, rampant sur une couche !  
 Ô ! beaucoup mieux que l'or, chef-d'œuvre d'Apollon !  
 Ô fleur de tous les fruits ! Ô ravissant melon !  
 Les hommes de la cour seront gens de parole,  
 Les bordels de Rouen seront francs de vérole.  
 Sans vermine et sans gale on verra les pédants,  
 Les preneurs de pétun auront de belles dents,  
 Les femmes des badauds ne seront plus coquettes,  
 Les corps pleins de santé se plairont aux cliquettes,  
 Les amoureux transis ne seront plus jaloux,  
 Les paisibles bourgeois hanteront les filous,  
 Les meilleurs cabarets deviendront solitaires,  
 Les chantres du Pont-Neuf diront de hauts mystères,

Les pauvres Quinze-Vingts vaudront trois cents argus,  
Les esprits doux du temps paraîtront fort aigus,  
Maillet fera des vers aussi bien que Malherbe,  
Je hayerai Faret, qui se rendra superbe,  
Pour amasser des biens avare je serai,  
Pour devenir plus grand mon cœur j'abaisserai,  
Bref, ô melon sucrin, pour t'accabler de gloire,  
Des faveurs de Margot je perdrai la mémoire  
Avant que je t'oublie et que ton goût charmant  
Soit biffé des cahiers du bon gros SAINT-AMANT.

Saint-Amant, [\*Œuvres complètes de Saint-Amant. Tome I\*](#), P. Jannet, 1855.



THALIE  
ENVOLÉE

Sous la direction de Laurie Willième et Antoine Motte dit Falisse.

[www.thalieenvolee.be](http://www.thalieenvolee.be)  
[info@thalieenvolee.be](mailto:info@thalieenvolee.be)

Un projet de la Compagnie Artaban asbl  
Rue des Renards 1F  
1000 Bruxelles